

Reprenant cette métaphore de la «page blanche», il n'y a aucun doute que la Révolution chinoise a peint une image aux dimensions les plus vastes. Bien que le tableau soit encore inachevé, les observateurs occidentaux ont eu tendance à le représenter en noir ou blanc. Depuis l'époque de M. Dulles et des caricatures de la guerre froide, dessinées de loin et presque uniquement en noir, les observateurs occidentaux — souvent les mêmes — sont passés au blanc pur. Un ancien chef politique canadien a qualifié son voyage en Chine de visite en Utopie. Un éminent australien, banquier et prédicateur laïque, s'est exclamé en public, à son retour, que Mao avait certainement été désigné par le Seigneur! La réalité est moins simple. La société chinoise, comme les autres, embrasse toutes les couleurs du spectre et dans cette gamme, pour les gens les plus objectifs comme pour les Chinois eux-mêmes, diverses nuances de gris constituent les tons prédominants.

Pour Mao, la société chinoise renferme, comme l'histoire en général, une série de problèmes dont la solution mène au changement. A l'observateur étranger impartial, la Chine apparaît comme un tissu de contradictions dont le sens courant échappe souvent à toute compréhension autre que superficielle ou orientée vers la polémique, et dont l'aboutissement final échappe à toute prédiction.

Prenons en exemple la nature de la vie politique chinoise, particulièrement depuis la Grande Révolution culturelle prolétarienne. On parle souvent de la Chine comme d'une «société de masse» au sein de laquelle le pouvoir et la décision politique «viennent des masses et y retournent». Cette définition est en grande partie exacte. Le Parti communiste chinois, le réseau d'organismes auxiliaires au niveau des petites gens, l'organisation des communes et des usines et la décentralisation de l'ensemble de l'économie fournissent une structure politique par laquelle les masses peuvent influencer la mise en œuvre de politiques, et indirectement leur élaboration. La notion de *hsia-fang* — l'envoi d'élites urbaines dans les campagnes pour travailler avec les paysans — est un moyen révolutionnaire de combler l'écart qui se produit inévitablement entre les masses et leurs leaders.

Société dirigée

Il est vrai que la critique et l'autocritique, depuis longtemps révérees dans le cadre de la stratégie politique maoïste, ainsi que les campagnes populaires apportent des rouages d'un genre unique pour sonder les dispositions des masses, secouer la bureau-

cratie et faire entrer un authentique élément de contribution prolétarienne dans l'équation politique. Pourtant, chacune de ces techniques politiques et d'autres semblables ont leurs revers, créant des risques et des possibilités de ressentiment. Car il existe à la base une contradiction fondamentale: la Chine est en même temps une société hautement dirigée.

L'étudiant de Changhaï, qui espère obtenir une éducation supérieure et a tout ce qu'il faut pour réussir, peut fort bien être envoyé aux frontières lointaines du pays comme paysan ou ouvrier. Le conducteur d'auto de Canton peut recevoir l'ordre de quitter sa famille et d'aller travailler pour une période indéterminée à Sian ou à Pékin. Quand l'État commande, les masses obéissent. Lorsque le héros d'hier devient subitement le réprouvé d'aujourd'hui, l'histoire est modifiée et la révision en est acceptée. Pourrait-il en être autrement? Or ces contradictions sont-elles plus apparentes que réelles, ou créent-elles à leur tour des tensions aussi volatiles que les réalisations qu'elles engendrent sont visibles?

La recherche fondamentale d'une modernisation et d'une industrialisation rapides, sans affaiblissement de l'idéal révolutionnaire, est sans conteste la plus grande contradiction de toutes — source de tension latente entre «rouge et expert». La pureté idéologique peut-elle subsister en dépit des complexités de la société moderne? Les perspectives politiques de l'idéologue peuvent-elles coexister avec les préoccupations administratives du bureaucrate, avec les priorités économiques et techniques du directeur? L'esprit humain est-il assez malléable pour permettre la création de l'«homme socialiste nouveau», à la fois patriote et producteur, uniquement soucieux d'une poursuite désintéressée du bien collectif? Ou est-il foncièrement égoïste et âpre au gain? La modernisation conduit-elle à une libération plus complète de l'homme ou laisse-t-elle inévitablement dans son sillage l'injustice sociale et le gâchis? Lorsque l'ardeur révolutionnaire s'affaiblit, peut-on la raviver ou les révolutions sont-elles, par définition, condamnées à mourir un jour?

Ces questions fondamentales et d'autres, d'ordre politique et certainement philosophique, continuent de préoccuper Mao Tsé-toung. Latentes ou mises au grand jour, implicites ou explicites, elles se trouvaient à la racine même de la Révolution culturelle, comme l'a été la lutte pour le pouvoir entre les partisans de solutions différentes. L'enseignement ayant été paralysé, la production désorganisée et le Parti communiste chinois décimé, la